

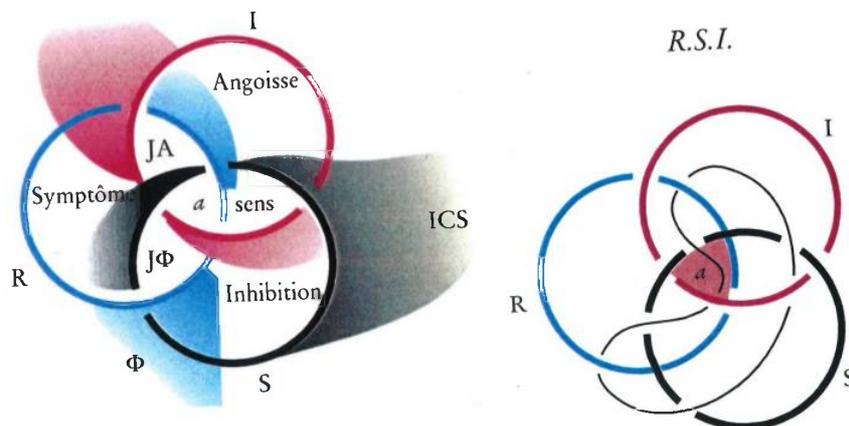
Quel choix éthique pour l'institution ?

Pierre-Christophe Cathelineau

Henri Cesbron Lavau – Nous allons maintenant donner la parole à Pierre-Christophe Cathelineau qui va prendre le temps de bien déployer cette question : « Quel choix éthique pour l'institution ? » en souhaitant qu'ensuite nous puissions, sur cette question importante, avoir un échange. Pierre Christophe c'est à toi.

Pierre-Christophe Cathelineau – Je voulais remercier Monsieur Éric Vandendriessche pour la contribution extrêmement précieuse qu'il nous a apportée avec son travail et ce film, pour nous montrer que certaines tribus dites de tradition orale, il faudrait effectivement comme cela a été remarqué nuancer l'idée, manipulent l'écriture des nœuds avec plus de virtuosité que notre propre tribu. Donc je trouve que c'est quand même quelque chose d'extrêmement précieux de voir que nous avons beaucoup à apprendre.

Quel choix éthique pour l'institution ?



Qu'est-ce qui justifie ce titre : le choix éthique entre le nœud à trois et le nœud à quatre ? Beaucoup d'entre vous ont fait état de leur malaise à l'idée qu'il faille choisir entre le nœud à trois et le nœud à quatre ? D'aucuns, et ils sont nombreux dans cette salle considèrent que ce débat est, comme on dit, purement idéologique et stérile : soit qu'ils prennent parti pour le nœud à quatre, soit qu'ils renvoient dos à dos les deux choix en une antinomie habile en kantien pur sucre qui s'ignorent ou qui le savent. Parmi les partisans du quatrième il y a ceux qui font valoir les conséquences du séminaire *R.S.I.* et ce que d'aucuns considèrent comme un progrès, à savoir la dernière séance de *R.S.I.* et la première du *Sinthome*, où Lacan élabore respectivement une théorie de la nomination et une théorie du symptôme nécessitant la mise en place dans le nœud d'un rond quatrième. Comme ces élaborations viennent à la suite des élaborations sur le nœud à trois, beaucoup ont décidé que le nœud à 4 était une réponse à ce qu'ils interprétaient comme les impasses du nœud à 3. Ces supposées impasses seraient d'une part que le nœud à 3 rend indistinctes entre elles les consistances, bref qu'il le homogénéise, préparant ainsi le basculement subreptice du nœud à 3 vers le nœud de trèfle, celui-là même de la paranoïa et d'autre part – argument d'ailleurs lié au premier – que rien ne distingue entre elles les consistances réelle, symbolique et imaginaire si ce n'est la nomination symbolique qui en quelque sorte doit se surajouter aux 3 consistances pour qu'enfin il soit possible de les distinguer entre elles.

Sur cette façon de rabattre un enjeu de *R.S.I.* sur un débat d'ordre idéologique je dirai simplement que ni le nœud borroméen à 3 n'est une idéologie, ni le nœud borroméen à 4, pour la simple raison qu'ils ne constituent, à l'inverse des visions du monde, des systèmes philosophiques ou politiques, aucun système d'idées, car ce ne sont pas des idées, mais si l'on suit Lacan : le Réel même. Ils ne constituent en soi aucun modèle du réel, supposant une improbable substance dont ils seraient le reflet. Le problème, c'est qu'il s'agit du Réel et que l'enjeu est certainement plus radical qu'un simple débat idéologique entre partisan du 3 et partisan du 4.

J'ai répondu aux autres objections dans mon intervention des précédentes journées d'été, en disant que d'un point de vue strictement topologique il était possible d'introduire une distinction entre les consistances par des déformations, qui ne tenaient ni à la couleur, ni à la lettre R, S, I qui les nommaient et que la différence pouvait être intrinsèque aux consistances d'un point de vue topologique, pourvu qu'on admette le jeu de ces déformations introduisant des différences. Ce qui se démontre également avec la couleur qui pour introduire une différence absolue l'introduit dans la dimension du réel, comme certaines remarques, pas toutes, l'ont fait valoir hier. Ce qui infirme la thèse de l'homogénéisation qui voudrait que le nœud borroméen à 3 ne soit que le nœud préliminaire de la paranoïa. Combien de fois n'ai-je entendu cet argument spécieux. Mais cette réponse purement topologique n'est rien en comparaison de ce que dit plusieurs fois explicitement Lacan et que j'avais également commenté l'année dernière. Lacan, comme vous le savez, souligne que le réel, le symbolique et l'imaginaire ne sont noués chez Freud que par le rond quatrième que Lacan désigne comme étant la réalité psychique, mais dont il fait alternativement le Nom du Père, le complexe d'Œdipe et la façon dont Freud perpétue la religion, en la consacrant comme névrose idéale. Dont acte. Il est difficile de ne pas entendre ici une critique à peine voilée de Freud. Mais Lacan continue en s'interrogeant, précisément à propos de Freud sur le fait de savoir si c'est indispensable, ce quatrième. Sa réponse, équivoque, est sans équivoque si on lit le texte dans sa portée clinique ; c'est page 85 de votre version. Relisez-la. Non seulement il dit que cela pourrait être controuvé, je reprends parce que ce passage est essentiel, c'est-à-dire inventé au sens péjoratif du terme, que ça l'est indispensable, mais il se demande si le nœud à 3 est un progrès par rapport au nœud à 4. Il répond d'une façon qui jusqu'à présent m'était apparu obscure, mais qui récemment s'est éclairée à la lecture d'autres passages. Non, ce n'est pas un progrès du seul fait que ce soit un minimum, le trois. Mais cela constitue un progrès dans l'Imaginaire. À entendre dans quel sens ? C'est-à-dire un progrès dans la consistance. Il y a dans *R.S.I.* une définition faible de la consistance qui la rattache au corps et à l'image du corps et une définition topologique à laquelle je vous renvoie page 31 où Lacan oppose la consistance imaginaire du modèle qui suppose toujours une substance à la consistance imaginaire du nœud borroméen – qui n'est pas un modèle – et où le réel, le symbolique et l'imaginaire sont dits consistants du fait de tenir réellement entre eux. C'est ça la définition robuste et topologique de la consistance ; ce qui tient réellement. Faut-il s'étonner que Lacan insiste sur ce progrès dans la consistance, en concluant à propos du nouage à 4 sur cette phrase qui pourrait nous faire réfléchir : « Il est bien évident que dans l'état actuel des choses vous êtes tous – je me compte avec tout le monde – et tout un chacun aussi inconsistants que vos pères, mais c'est justement du fait d'en être entièrement suspendus à eux que vous êtes dans l'état présent, à eux et à Freud, devrions-nous ajouter. » Je passe ici sur ce que dans la même veine Lacan brocarde en souvenir d'un séminaire interrompu : « Les Ânon du Père, quel troupeau j'en aurais préparé (...) pour leur faire rentrer dans la gorge leur braiment si j'avais fait mon séminaire. » Sympathique ! Ce qui est une remarque clinique sur les analystes de l'époque, bien sûr. C'est donc sans surprise que Lacan revisite le complexe d'Œdipe à la lumière du nœud à 3 en indiquant qu'il est implicite dans ce nœud – donc ça ne veut pas dire

que le nœud du fait de l'échappement du 4^e supprimerait le complexe d'Œdipe – et naît du fait que le réel surmonte en deux points le symbolique dans la mise à plat dans ce qu'il présente de façon audacieuse comme la fin de la cure. Relisez. Fin de la cure qui par ce surmontement permet de se passer du quatrième. Lacan suggère ici, hypothèse qu'il ne va pas reprendre, quelque chose qu'on ne peut pas ne pas pointer comme une chirurgie des nœuds qui va du 4 au 3, pas tout à fait à la façon dont notre collègue Lenoir nous l'a présenté, mais presque. On se passe du nœud à 4 pour effectivement passer au nœud à 3 avec le surmontement en deux points du symbolique par le réel. C'est avec plus de surprise qu'il déclare que les Noms du Père sont le réel, le symbolique et l'imaginaire eux-mêmes et qu'il dit utiliser à dessein le pluriel contre ce singulier religieux que nous avons tous tendance à répéter en boucle avec une satisfaction non dissimulée : le Nom du Père.

Mais une fois ces remarques faites et qui s'appuient sur la seule lecture de Lacan, pourquoi est-il possible de dire que les psychanalystes sont aujourd'hui à la croisée des chemins à la fois d'un point de vue éthique, topologique et clinique, parce qu'il leur est donné de pouvoir choisir entre le nœud à 3 et le nœud à 4 pour guider leur pratique ? On est à la croisée des chemins et ce qui s'entend ici, c'est ça. Certains ont déjà fait un choix implicite par la façon dont ils conçoivent leur propre fin de cure et celles qu'ils attendent de leur patient. Comment le transfert dans la cure, par exemple, pourrait-il se passer d'un quatrième en la personne de l'analyste et ne pas aboutir à une mise en exergue du symptôme, comme Nom du Père, nomination symbolique et pourquoi pas réelle ? Cette idée court les rues...

Pourquoi s'agit-il d'un choix éthique voulu par Lacan, et pas d'un débat idéologique ? Le terme de choix éthique est ici redondant, il souligne simplement que le choix relève toujours d'une dimension éthique, en ceci que pour l'analyste il engage son désir, et la façon dont sur ce désir il ne cède pas. Je vous renvoie au séminaire *L'éthique de la psychanalyse* pour cette formulation. Encore faut-il ajouter que ce choix pour Lacan, comme il le dit dans *Le Sinthome*, est à strictement parler une hérésie, pour autant que l'étymologie d'hérésie en grec, conformément à la théologie patristique que Lacan connaissait, est ce terme d'*hairêsis* en grec ancien qui signifie choix, procédant depuis Aristote d'un acte volontaire, c'est-à-dire très précisément chez Aristote du désir. Lacan qualifie Joyce d'hérétique : ce qui est parfaitement justifié au regard des torsions que Joyce introduit dans son interprétation de la théologie des Pères de l'Église pour étayer sa vision singulière de la relation du père au fils. Mais pas seulement au regard de ces torsions, mais au regard du choix qui consiste à aller jusqu'à n'avoir plus soif et à appréhender un bout de réel. Ce qui est impliqué par la cohérence de ce parcours. Mais Lacan ne le dit pas seulement de Joyce, mais également de lui-même, et là il est difficile de passer sous silence la façon dont *R.S.I.* résonne comme hérésie, pour autant que c'est son choix qu'il nous invite à suivre comme une hérésie, c'est-à-dire un choix déviant, par rapport à ce qui constitue la norme admise, la religion admise, partagé par tous, celle qui nous fait vénérer quoi ? Eh bien : le symptôme, en soulignant que pour lui son symptôme justement c'est le réel. Je vous dirai plus loin comment j'entends cette affirmation.

En quoi *R.S.I.* est-il une hérésie par rapport au nœud à 4 ? Sans doute faut-il tirer d'abord ici toutes les conséquences éthiques du nœud à 4.

Le nœud à 4, c'est celui de la nomination symbolique, réelle ou imaginaire et si nous mettons à part la nomination imaginaire que j'ai déjà étudiée ailleurs, disons que le nœud à 4 rend possible l'inscription d'un Nom du Père comme nomination symbolique ou réelle ou dit Lacan la mise en place d'une suppléance. Notez le mot. Le terme doit être pointé dès *R.S.I.*. Comment cela se traduit-il cliniquement ? Il y a des indications succinctes chez Lacan : du côté de la nomination symbolique, il y a à la fin de *R.S.I.* le passage de la Genèse qui évoque,

avec une erreur, la nomination des animaux par Dieu, nomination symbolique. Il y a surtout cette référence faite au symptôme identifié au Nom du Père avec l'Œdipe freudien dans le séminaire *Le Sinthome* ; je vous renvoie à la première leçon. Du côté de la nomination réelle, il y a encore le Nom du Père référé au complexe d'Œdipe, et c'est dans *R.S.I.* que Lacan établit un lien entre nomination réelle, religion de Moïse et complexe d'Œdipe. Ce qui indique simplement qu'entre *R.S.I.* et *Le Sinthome* il y a des variations qui vont quand même dans le même sens : c'est que nomination réelle ou symbolique, le Nom du Père renvoie à la fonction du père dans la religion d'une part et dans la famille d'autre part avec la triangulation œdipienne.

C'est à la fois le père de la religion, celui de la horde, celui de *Totem et Tabou*, mais aussi celui dont la fonction symbolique est identifiée au sein de la famille. Comment caractériser cette dimension si essentielle ? Sinon en faisant référence à un texte antérieur qui permet de préciser les enjeux structuraux de ce quatrième, pour autant qu'il est situable de ce statut d'exception, je dis le mot, que Lacan écrit dans les mathèmes de la sexualité sous la forme suivante : il existe au moins un x qui nie ϕ de x . Il en existe au moins un qui fait exception à la chaîne signifiante et qui conditionne la castration de tout x , mais aussi la jouissance de celle qui n'est pas-toute, bref c'est de cette exception que semble découler l'inscription des autres écritures, de cet *Au-moins-Un* qu'on voit très bien marqué dans cette façon de présenter le nœud à 4. Topologiquement dans le nœud il suffit de superposer les consistances, sans qu'elles soient nouées entre elles, R, S, I, et de les nouer par ce quatrième qui vient traverser l'intersection centrale des trois et établir un lien entre ces trois pour montrer qu'apparemment ces trois consistances tiennent leur nouage du quatrième, au point qu'on puisse penser que ce nœud n'est pas strictement borroméen, on peut faire cette erreur. Ce 4^{ème} est une exception structurante et l'on aurait mauvaise grâce à ne pas y voir cette exception que constitue le Nom du Père au singulier puisque c'est systématiquement dans ce sens qu'il est utilisé. À l'évidence qu'il faille en passer par les mathèmes de la sexualité pour expliquer cette exception nous indique qu'elle prend appui sur la jouissance phallique considérée comme le point d'appui de l'Autre Jouissance.

Quelle est l'issue normale d'une cure à ce stade ? Il n'y a pas à ce stade d'autre issue à la cure que d'aimer et de travailler, c'est-à-dire comme le disait sans cesse Freud lui-même de s'accomplir dans la jouissance phallique avec juste ce qu'il faut de tempérance pour introduire ses enfants à la castration, c'est-à-dire leur indiquer que si tout procède de l'exception, le père n'en est que le type, le pauvre type en général, en retrait si possible sur tous les magistères. Vous le savez, qu'un père incarne un peu trop l'exception et il n'y a rien de pire pour les enfants. Voir Schreber.

Évidemment qui dit jouissance phallique dit arrimage de ladite jouissance au fantasme avec cette idée que si l'énonciation du fantasme permet de cerner avec précision quel objet est éligible – sein, regard, fèces, souffle, voix – la jouissance phallique s'en trouve confortée par cet appui pris sur un objet électif, comme du reste l'indique encore une fois la flèche qui dans les mathèmes de la sexualité relie le sujet à l'objet. Le Nom du Père comme quatrième permet de positiver l'objet du fantasme : c'est ce que signifie la traversée par le quatrième de ce qu'on ne peut plus appeler le trou central entre les dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Voyez, le trou central est traversé par le Nom du Père. Ce n'est pas à un trou central que le sujet a affaire, mais à un trou habité où il n'y aurait pas seulement que l'objet a , mais le Nom du Père qui vient positiver le fantasme du fait de ce Nom du Père. La mise à plat le montre. Alors la question c'est : quel ensemble au sens mathématique le Nom du Père permet-il de définir ?

Ce Nom du Père définit un ensemble fermé à l'intérieur duquel il est légitimement admissible de concevoir une version de l'universel. Tous ceux qui relèvent de ce Nom du Père ressortissent de la même castration. Il y a une affinité élective entre les mathèmes de la sexuation et la mise en place du Nom du Père, du symptôme dans le nœud à 4. La difficulté, c'est que la mise en place de ce type d'exception détermine un dehors et un dedans, une frontière entre ceux qui sont éligibles à la même castration et ceux qui ne le sont pas, parce que pour des raisons accidentelles ils ne font pas référence à ladite castration, c'est-à-dire, s'en trouvent exclus, les natifs d'une autre origine, les fous, les femmes, que sais-je, à une autre époque antérieure les homosexuels, bref, tous ceux qui n'appartiennent pas au clan. Nous voyons par-là que le Nom du Père implique la ségrégation et l'exclusion, comme le rappelait Charles Melman dans un édito du site. C'est quelque chose de normal, la norme mâle en quelque sorte. C'est aussi bien celle qui organise le groupe religieux, national, clanique ou associatif, par exemple le nôtre, et délimite un espace d'exclusion et d'inclusion, avec le type d'affrontement qui peut en résulter.

Qu'en dire pour finir ?

J'ai souligné dans une intervention en juin le lien consubstantiel entre le discours du maître, là aussi ça va énerver... mais tant pis je le redis, la ronde répétitive des quatre discours et le Nom du Père, comme quatrième au singulier. Je ne vais pas refaire cet exposé. Mais je m'en tiendrai à ses conclusions.

Lacan le souligne, il y a un lien de structure entre le Nom du Père comme symptôme, la division du Symbole et du Symptôme, et le Discours du Maître et le semblant lié à cette division dont on se félicite, parce qu'elle rend responsable – c'est magnifique – mais également l'ordonnement des trois autres discours. Pour le dire autrement la division du Symbole et du Symptôme, c'est-à-dire cette façon dont le Nom du Père vient répondre de l'ordre symbolique lié au langage en en redoublant la fonction par la mise en exergue d'une exception trouve son appui dans la coupure apparemment structurale existant entre S1 et S2, telle qu'un sujet serait toujours représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Lacan est plus précis, il parle d'une division inscrite au lieu de l'Autre, c'est-à-dire du Savoir, reflet de la division inscrite au lieu du signifiant-maître. Peu importe ! Au Nom du Père, comme quatrième, sont associés les effets des discours, et en particulier les effets de domination et de ségrégation, j'ai osé dire la haine qui résulte de ce dispositif. Il suffit de regarder comment ont fonctionné depuis l'époque freudienne les associations de psychanalystes. Je ne vais pas ici refaire l'histoire du mouvement psychanalytique freudien et lacanien. Je dirai que l'aspiration à l'exception et au discours du maître est une constante de cette histoire avec de plus ou moins bons résultats selon les associations et les fondateurs. C'est justement la logique de ce plus de jouir qu'il convient d'examiner comme production qui fait qu'une exception est parfois moins aberrante qu'une autre. Du fait de la référence au trois par exemple.

À partir de ces considérations sur le 4, pourquoi est-il légitime de dire que le choix du nœud à 3 est une alternative crédible au nœud à 4, crédible et nécessaire ?

Quand j'évoque une alternative crédible, je veux dire un choix éthique pour dépasser ce qu'il convient de pointer comme le symptôme de la névrose, d'un point de vue individuel, comme d'un point de vue collectif. C'est Lacan lui-même qui dans *Le Sinthome* situe le rond quatrième comme un symptôme, sinon, dit-il, comme le symptôme. Il parlait de suppléance dans *R.S.I.*, il parle de symptôme dans *Le Sinthome*.

La question est donc de soutenir la structure au-delà du quatrième. Qu'est-ce que cela signifie ?

C'est tout d'abord faire un sort à l'exception de l'Au-moins-Un. Dans le nœud à 3 chaque consistance constitue l'exception sans qu'aucun ne fasse si je puis dire plus exception que l'autre et cette façon de voir est aisément transposable au nœud à quatre qui peut très bien être figuré par une chaîne où chacun des ronds fait exception, donc on peut lire le nœud à 4 de cette façon, on n'est pas obligé de le lire avec cette mise à plat, en ce sens que si l'on en coupe un, les trois autres sont libérés. Le nœud à 4 est aussi borroméen que le nœud à 3. J'indique ici qu'une chaîne borroméenne à 3 n'est pas plus « fragile » (Il m'a été dit : « Vous pariez sur la fragilité ») qu'une chaîne borroméenne à 4. La chaîne borroméenne à 4 est moins consistante que la chaîne à 3 si l'on considère la mise à plat du nœud à 4. Quelles conséquences y a-t-il à ce que d'un point de vue clinique la fonction paternelle ne se soutienne plus que de cette sorte d'exception ? Ce que dit Lacan dans *R.S.I.* en se fondant sur cette propriété borroméenne du nœud à 3 qui est de mettre en exergue l'objet *a* au centre des intersections entre R, S et I, c'est que cette possibilité est donnée du fait du nouage à 3 à un père de soutenir sa fonction, en mettant une femme en place d'objet *a* pour lui. Il le dit, je n'invente rien. Cette formulation est à rapprocher de la définition qu'il donne d'une femme comme symptôme, mais c'est une façon intéressante en tout cas de situer dès *R.S.I.* en quoi ce symptôme consiste comme père-version. Lanca, euh Lacan... L'en-cas ! (rires) C'est intéressant : c'est un en-cas ! Lacan n'en passe pas par l'Au-moins-Un ici.

Mais quelle économie de la jouissance résulte du nœud à 3, par différence avec le nœud à 4 ?

De fait ce n'est plus la jouissance phallique qui va primer par rapport à la jouissance Autre et au sens, mais comme le montre le nœud borroméen, c'est l'ek-sistence des jouissances les unes par rapport aux autres qui ordonne l'économie de la jouissance : j'utilise à dessein le terme d'ek-sistence dont Lacan use à dessein à propos de la jouissance, c'est-à-dire des jouissances comme réelles, sans en privilégier une par rapport à l'autre. Il y a une certaine relativité des 3 jouissances – si l'on y inclut le sens – les unes par rapport aux autres et qui oblige à réévaluer par exemple la prépondérance de la jouissance phallique dans la référence à l'Au-moins Un, mais aussi bien le mythe d'une jouissance féminine entièrement vouée à l'Autre dans les séductions que comporte pour nous l'expérience mystique, avec ceci qui caractérise le nœud à trois c'est que cet objet *a* que cernent les trois dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire, s'il est représenté par une femme, en tant qu'elle est prise dans le fantasme, ouvre sur un pur trou.

La mise à plat du nœud borroméen à 3 n'est pas une figure imaginaire facultative à laquelle on pourrait substituer par exemple le faux-trou formé par le symbolique et l'imaginaire et traversé par la droite infinie représentée par la consistance réelle du phallus. Car cette façon de substituer au nœud mis à plat le faux-trou qui est une manipulation circonstanciée de Lacan, mais n'a pas la même valeur heuristique que la mise à plat. Elle a pour conséquence d'effacer la relativisation du phallus contenue dans la mise à plat et de faire oublier que l'universel est précisément, et d'une façon plus radicale que dans les mathèmes de la sexualité, ramenée à une jouissance, affine au symptôme. Voilà pour mes objections à l'exposé de Christian Fierens.

Pourquoi insister sur le trou à propos du nœud à trois ? Vous savez que Lacan l'évoque à propos du trou fait par le Symbolique dans le Réel, et qu'ailleurs dans *Le Sinthome* il le situe au niveau de la Jouissance Autre, à la jonction de l'Imaginaire et du Réel. Il dit : c'est le vrai trou. Mais il suffit de remarquer que les trois consistances sont trouées et qu'elles serrent un trou central, comme là encore y insiste Charles Melman pour souligner que Lacan a certainement voulu à propos du nœud borroméen faire du trou créé par le serrage des trois consistances le point d'aboutissement éthique, qui décentre, c'est le cas de le dire, les

jouissances, et par excellence la jouissance phallique, pour faire de l'objet *a* et du trou l'enjeu d'une fin de cure. Il suffit de lire la mise à plat. C'est patent et épatant.

Par quoi est-il bordé ce trou ? Par le réel, le symbolique et l'imaginaire. Qu'est-ce à dire ? S'agit-il de cerner ce qui est un non-être ? Lacan parle de désêtre. Et ici il faudrait faire mention de la doctrine de la vacuité telle qu'elle est développée dans le Traité du Milieu de ce philosophe du bouddhisme indien qu'est Nagarjuna. Soutenir que le réel repose sur le vide est une thèse centrale du bouddhisme dans sa forme la plus élaborée. Cette vacuité a pour nom en sanscrit l'absence de nature essentielle ou *asvabhâta*, c'est-à-dire la vacuité pure, l'absence d'être comme fondement d'un monde envisagé comme pure apparence plongé dans ce que ce théoricien appelle le principe de causalité lue comme momentanété – *ksanabhanga* – momentanété fugitive et fragile du paraître. La notion de trou chez Lacan renvoie-t-elle à une telle doctrine ?

Il est clair que non. Le trou, parce qu'il est bordé par l'ek-sistence du réel, l'ek-sistence du symbolique et l'ek-sistence de l'imaginaire se soutient de cette dimension si importante dans *R.S.I.* de l'ek-sistence, même s'il renvoie à un non-être. C'est une façon nouvelle de définir le sujet à partir de ce trou cerné par un serrage entre les trois dimensions et de substituer à la définition du sujet comme pure coupure et représenté par un signifiant pour un autre signifiant, ce que reprend Lacan au début du *Sinthome*, le sujet comme serrage des trois dimensions. J'insiste. Je ne fais que redire Lacan. Ce trou n'est pas le rien, comme objet cause du désir de l'anorexique, mais ce dont se supporte la structure au-delà du semblant, comme du reste le point Nagarjuna. C'est un vide articulé au réel, au symbolique et à l'imaginaire, ce dont il n'est pas question dans la doctrine de Nagarjuna qui aboutit comme conséquence éthique à un retrait du monde en fait de sagesse au mépris de cette ek-sistence réelle.

Quelle conséquence éthique y a-t-il à faire reposer sur le trou la logique du nœud ? C'est une façon de référer les jouissances, le sens, et le fantasme qui les soutient à un vide qui les relativisent et les dépassent, rendant caduques leur élection éthique comme jouissances exclusives. C'est vrai de la jouissance phallique et du fantasme, quand ils procèdent du quatrième. C'est aussi vrai de la Jouissance Autre, quand une certaine écriture du nœud borroméen, celle qu'a mise en évidence Jean Brini avec la nouvelle économie psychique, lui fait recouvrir à la fois tout le champ du réel et tout le champ de l'Imaginaire. Il n'y a ni primat de la jouissance phallique, ni primat de la jouissance Autre, et encore moins du Sens. Le trou indique clairement ce vers quoi devrait tendre la direction d'une cure et sa fin, comme ce qui met à distance le fantasme et constitue son au-delà.

Quelle conséquence institutionnelle un tel constat implique-t-il ?

Ou encore, j'avais posé cette question : voulons-nous une institution normale ?

Qu'est-ce que serait une institution normale ? C'est celle qui prenant appui sur le Nom du Père et la norme mâle consacrerait la référence à l'au-moins-un, au symptôme et à la jouissance phallique, en instituant le transfert de travail sur ce principe, c'est-à-dire sur quoi ? Sur l'amour du père. Freud, même pas Lacan, a dit dans des textes que vous avez tous lu comment il arrivait que les pères tuent les fils ou que les fils tuent le Père et fondent une loi nouvelle, ou bien comment les foules se choisissent un leader auquel elles s'identifient. Il a été fait référence à la *Massenpsychologie...*, je vous y renvoie. Vous connaissez ces textes. Jusqu'à présent il est possible d'avancer que c'est ainsi que les institutions analytiques ont toujours fonctionné sans discontinuer depuis Freud et qu'importent les effets secondaires d'un tel fonctionnement que vous connaissez aussi bien que moi : l'internationale freudienne organisée autour de Freud et de son héritage, les guerres de clan, les scissions et les ruptures,

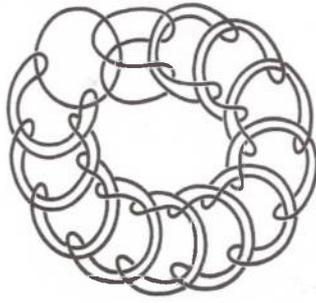
le goût pour les affrontements fratricides, le verrouillage rigoureux de la théorie par ses héritiers et la mise en place d'un dispositif de validation des analystes qui interdit toute avancée significative. Ça c'est ce qu'on a vu. Du côté de l'École Freudienne des problèmes similaires, c'est le cas de le dire, avec la tentative de dévoyer l'héritage du séminaire de Lacan et finalement la mise en place d'une galaxie lacanienne organisée autour de quelques systèmes planétaires en orbite autour d'un maître ou d'un guide. Avec ce constat général qu'à aucun moment et malgré les interrogations de Lacan la question de la référence à l'Un dans l'institution n'a été franchement posée, sauf peut-être depuis quelques temps à l'Association lacanienne internationale du fait de cette mise en cause de l'Un impliqué par le nœud borroméen que je dois dire Charles Melman vient interroger sans tenir compte de la place qu'on lui suppose d'ordinaire.

Il y a certes cette réponse lapidaire de Lacan qui invoque à la fin de *R.S.I.*, comme l'a rappelé Michel Jeanvoine, la nécessaire identification à un point du groupe. La question est de savoir à quel groupe ? Il suffit de lire *Massenpsychologie* pour savoir que tous les groupes ne se valent pas. Un groupe organisé par le nœud à 3 ou le nœud à 4, c'est la question. J'ai dit les conséquences du nœud à 4 et c'est vrai, Lacan incline à penser que les cartels font référence à un *plus-un*, un quatrième comme *plus-un*. Au point où nous en sommes, je dirais que si cette configuration peut s'appliquer au cartel, il en est une plus générale qui est susceptible de rendre compte de l'organisation d'un groupe. Lacan l'évoque à la fin de ce texte qu'a cité Michel. En effet, la sortie qui se fait, je vous le rappelle à 3, comme pour le nœud borroméen et qui suppose un nouage entre les 3, un nouage de type borroméen. Cette sortie peut se faire à n éléments et pas seulement à 3. Vous lisez le texte, vous verrez, c'est n éléments qui sont concernés. Le nouage est borroméen pour n éléments. C'est ce que nous montre en fait ce texte sur le temps logique. Lacan parle plus loin de la chaîne borroméenne, chaîne borroméenne qu'il introduit dans *Encore* avec un nombre indéfini de ronds comme éléments et dont il reparle dans *R.S.I.* J'ai fait remarquer lors des dernières journées de topologie et de clinique que cette chaîne borroméenne à n éléments était déjà implicitement présente dans le temps logique et l'assertion de certitude anticipée en conclusion du texte sur les 3 prisonniers, je vous y renvoie. Donc je vous invite, puisque nous y sommes, à une sortie collective dans une chaîne borroméenne, une sortie collective de la prison dans laquelle nous sommes. J'ai fait remarquer aussi que cette chaîne formée par les prisonniers qui pour sortir de la prison accepteraient de se prêter au jeu de l'assertion et devineraient d'un même mouvement la couleur – encore la couleur – du cercle placé dans leur dos respectif du fait de l'observation de leurs camarades d'infortune. C'est vrai pour trois prisonniers, c'est aussi vrai pour n prisonniers. Dans les deux cas le nouage est borroméen. D'aucuns m'ont sérieusement expliqué que pour l'institution il n'en était rien, il fallait qu'il y ait un Au-moins-un quatrième incarné par le directeur de la prison, pour que les prisonniers puissent sortir. À lire attentivement les développements de Lacan, l'assertion de certitude anticipée n'a pas besoin de cet *Au-moins-un* fondateur pour qu'un savoir s'en déduise de façon concertée. Cette façon de se souhaiter un directeur de prison pour l'institution a toujours eu le don de m'inquiéter quelque peu.

Qu'en est-il réellement du point où nous en sommes ?

Il n'est plus possible dans le transfert et dans l'institution de se référer à Au-moins-Un guide, Au-moins-Un Père, Au-moins-Un Maître, bref aux effets mortifères de l'Un et aux guerres de succession qu'impliquerait pour l'institution ce dispositif. Dispositif qui perd tout son sens, puisque ce qui va constituer l'enjeu de la vie institutionnelle, ce n'est pas ça, on le voit dans le nœud ici, c'est la possibilité donnée à chacun d'engager son désir autour de la reconnaissance d'un trou, inhabité, inhabitable, par quiconque et par quoi que ce soit, et de s'engager avec

des collègues appréciés dans un transfert de travail. Dans la chaîne d'*Encore*, il y a bien un trou central et également la place spécifiée du fondateur comme un rond particulier.



Fini donc le principe d'identification à un symptôme qui justifierait à la fois exclusion et ségrégation : il n'y a plus ni jouissance normale, ni fantasme labellisé, ni marginalité à guérir, ni déficit à corriger, comme le disait J.-J. Tyszler la fois dernière. S'en déduit assez logiquement une sortie possible de la ronde éperdue des discours, pour autant que le nœud borroméen à 3 instaure une autre logique que celle du nœud à 4, c'est-à-dire des discours, en tant que ce dernier consacre le discours du maître et les autres à sa suite. C'est une autre logique que celle mise également en place par les mathèmes de la sexuation : elle considère que l'universel ne relève plus de l'ensemble fermé institué par l'exception, et que l'exception n'est plus la seule marque du Symbolique, qu'elle est aussi celle du Réel et de l'Imaginaire et qu'à ce titre les ensembles qui en résultent sont ouverts et que l'universel relève d'une logique du potentiel (et non de l'actuel). Il y a toujours *plus un* à ajouter à la chaîne pour qu'elle se constitue. Toujours +1. Peut-être faut-il entendre ainsi le *plus un* évoqué par Lacan dans *R.S.I.* à propos du cartel. Je dis que cette logique n'est déjà plus celle des discours, et en particulier celle du discours du maître.

Pourquoi le choix du nœud à 3 et l'abandon du nœud à 4 comme norme de pensée a-t-il donc une portée à la fois individuelle et institutionnelle ? On va me dire qu'il n'y a aucun sens à obliger les sujets qui relèvent du nœud à 4, qui sont dûment structurés par le Nom du Père, la jouissance phallique et le fantasme, à renoncer à leur structure. C'est une objection valable. C'est littéralement impossible et il n'y a pas de chirurgie des nœuds dans la clinique qui rende cette transformation réalisable sauf peut-être celle qu'envisage un instant Lacan au début de *R.S.I.* Alors pourquoi parler de choix éthique, si justement il n'est possible de choisir et qu'on hérite une fois pour toutes de sa structure ? Eh bien parce qu'une chose est de prendre au pied de la lettre le nœud à 4, une autre est de l'éclairer des conséquences du nœud à 3. Le nœud à 4 éclairé par les conséquences du nœud à 3 se présente comme fondé sur le symptôme, c'est ce que dit Lacan. C'est lui qui organise encore, mais de moins en moins la subjectivité, le lien politique, religieux et institutionnel, sauf dans certains coins du globe où ça chauffe aujourd'hui sévèrement à cause de ça. Faut-il se contenter de la religion ou de ses avatars associatifs ? Clairement l'éclairage du nœud à 3 donne au nœud à 4 un jeu qu'il n'avait pas, lorsqu'il restait centré sur l'exception, la jouissance phallique et le fantasme. Il est possible de réintroduire pour le nœud à 4 une lecture borroméenne appuyée sur le nœud à 3 : relativité des jouissances, dépassement de la jouissance phallique et du fantasme, fin du primat de l'Autre, sortie de la logique ségrégative et exclusive des discours, et centrage sur le trou qui ordonne les jouissances. Bref il est possible d'être un peu moins con que les traditions séculaires, multiséculaires nous y obligent. Une tradition est toujours conne par définition, nous dit Lacan dans *R.S.I.*, et il faut choisir la moins conne : on est dans le plus et le moins, c'est donc celle qui produit le meilleur des plus-de-jouir. Avons-nous le choix d'être un peu moins con ? Car si ce que je dis du nœud à 4 est vrai, les impasses auxquelles il conduit sont prévisibles. Il y a une autre raison qui devrait également nous permettre d'opter pour le choix

du nœud à 3, comme principe d'organisation, c'est que la nouvelle économie psychique a depuis longtemps renoncé au quatrième, comme le montre la clinique contemporaine dont nous a parlé une fois précédente Thatyana Pitavy, non sans rencontrer certaines impasses de l'écriture du nœud à 3, soit le primat de la jouissance Autre, soit l'homogénéisation du nœud de trèfle. Nous, nous sommes en mesure de proposer avec Lacan une écriture du nœud qui soit tenable pour un sujet et une institution, en pariant sur la logique collective et solidaire – on la voit la logique solidaire... – qui se dégage d'un lien débarrassé de la référence à l'*Au-moins-Un*. C'est aujourd'hui le seul discours politique un peu innovant que notre champ soit capable de proposer. Osons le soutenir. Faisons du nœud à 3, tel que Lacan en déplie les conséquences dans *R.S.I.* un repère pour les sujets contemporains naturellement plus aptes à en saisir les conséquences et un repère pour nos Associations analytiques qui, me semble-t-il, ont payé un lourd tribut au symptôme, au Nom du Père au singulier, comme l'illustre l'histoire du mouvement psychanalytique. Vous voyez, c'est un enjeu actuel pour l'Association Lacanienne Internationale.

Henri Cesbron Lavau – Merci Pierre Christophe de cette remarquable intervention dans laquelle nous avons pu sentir par moments une certaine fonction de la hâte... [**P.-C. C.** – J'ai été trop vite, je vous prie de m'excuser]... ce qui nous amène justement au temps pour comprendre. Alors, Marc, si tu veux bien ouvrir les échanges que nous pouvons avoir sur cette question.

Marc Darmon – Je ne te dirais pas que je vais discuter ton intervention parce que nous l'avons fait très longuement, au moins au cours de cette année et je vois que tu as tenu compte de ces discussions, donc j'adhère complètement à ce que tu dis. Juste... il y a des questions qui me sont venues en t'écoutant, je vais appuyer des choses au niveau du nœud lui-même. C'est-à-dire qu'il y aurait une pente du nœud à 3 à l'homogénéisation qui justifierait le 4^{ème}. Donc il faut déjà faire remarquer que le nœud à 4 lui-même n'assure pas une garantie contre l'homogénéisation puisque si le rond du Symbolique est en quelque sorte spécifié par la nomination qui fait faux-trou avec lui, les deux autres ronds – celui de l'Imaginaire et du Réel – ne sont pas distingués par cette opération. C'est-à-dire que la nomination symbolique ne nous assure en rien une distinction entre ce qui est de l'ordre du Réel et de ce qui est de l'ordre de l'Imaginaire.

Ensuite, sur le nœud que tu as trouvé dans *Encore*. Donc tu as remarqué qu'il y avait effectivement un des composants qui ne ressemblait pas aux autres, c'est celui qui ferme la chaîne d'oreilles, donc il existe, ç'aurait pu être une oreille comme les autres mais puisque nous sommes des analystes, nous formons bien une chaîne d'oreilles, alors est-ce qu'il y en a « un » qui fait exception dans cette chaîne en ayant cette forme de cercle ? Eh bien, s'il existe une trace d'un des ronds qui ferait exception, il ne fait pas exception au sens où il se comporte comme les autres, c'est-à-dire que comme les autres, s'il y en a un qui est rompu la chaîne se défait. Donc c'est cette solidarité que l'on trouve dans le principe du nœud borroméen qu'il serait souhaitable de retrouver dans un groupe d'analystes.

Alors ma question serait plutôt : comment y parvenir ? Comment prendre appui sur le nœud borroméen à 3 pour sortir des conséquences de la psychologie des foules que nous promeut le nœud à 4 ? Donc c'est une question ouverte dont on ne peut pas être le seul à proposer quelque chose. Alors comment faire ? Est-ce qu'il s'agit de la démocratie, par exemple ? Est-ce que nous avons à mettre en place quelque chose de l'ordre de la démocratie ? Eh bien, on

connaît les impasses, les impasses logiques de la démocratie puisqu'il n'existe pas de fonction de choix collectif sans paradoxe. Donc question ouverte.

En tout cas ce que tu nous proposes, c'est-à-dire une sortie, une sortie collective de la prison, donc c'est quelque chose qui ne peut que nous enthousiasmer, mais bon, dont il faudrait définir les modalités.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui, c'est bien une sortie collective, avec plus ou moins d'enthousiasme et d'hésitation comme dans le *Temps logique*. Il y a beaucoup d'hésitation mais c'est vrai que la question posée par Marc est très juste, sur les modalités organisationnelles. Lacan se préoccupait de cette question dans les derniers temps. Il avait, d'après ce que me disait Claude Landman, j'en ai discuté avec lui, il avait envisagé effectivement un type d'organisation qui limitait le Discours du Maître à son fonctionnement administratif et essayait peut-être à travers la passe de promouvoir un autre lien. C'est une question. En tout cas je pense que la question était déjà à l'œuvre dans les tentatives que Lacan a proposées.

Christian Fierens – Oui, merci beaucoup pour votre exposé qui, comme toujours est particulièrement consistant. Mais, première remarque... j'ai plusieurs remarques que je voudrais formuler. La première remarque, c'est qu'au fond vous proposez un choix éthique, une norme de pensée pour une institution et en des termes qui se présentent, une *haireisis* qui se présente par : « c'est ceci » ou « c'est cela », « c'est oui » ou « c'est non ». Et là, je pense que ça pose quand même un premier problème.

P.-Ch. Cathelineau – Ce n'est pas tout à fait ça puisque j'ai laissé le nœud à 4 vivre sa vie.

Christian Fierens – Oui, mais la mort met quand même dans le... Oui, bon, je ne vais pas rentrer là-dedans tout de suite.

La deuxième remarque c'est que le nœud à 4, vous l'abordez par une transposition. Une transposition qui nous fait glisser du nœud à 4 au Nom-du-Père et à une certaine conception du père. Alors on peut vous suivre bien sûr tout à fait mais il n'est pas sûr que la fonction du nœud à 4 se réduise à cette fonction du Nom-du-Père, c'est d'ailleurs un discours semblable, un glissement semblable qu'on rencontre chez Charles Melman très souvent. Je pense qu'il est important de se poser la question de la fonction du nœud à 4.

Et alors à ce niveau je voudrais faire une 3^{ème} remarque. Une troisième remarque qui est sur la question du trou, du vrai trou et du faux-trou, et je voudrais reprendre là une question qui avait été posée précisément par notre président aujourd'hui – Henri Cesbron Lavau qui était tout jeune à ce moment-là – qui était sur la fin de l'analyse ; c'est noté dans *Le Sinthome*, je suppose quand même que c'était effectivement ça. C'était une question d'ailleurs particulièrement bien posée, en fonction du sinthome proprement dit, je ne vais pas reprendre la question d'autant plus que c'est cette question précisément que tu as reprise hier dans ton exposé, mais ce qui était intéressant de voir c'est la violence, on pourrait dire, avec laquelle il se fait couper dans sa question, par Lacan, qui manifestement ne suit absolument pas la justesse de la question et qui tombe sur la question de la corde, c'est-à-dire de la consistance qui serait là de façon claire, toute simple, le trou qui serait là de façon très simple et qui dit une corde c'est *khordê*, ça se réfère au grec et c'est un boyau, fondamentalement un boyau, c'est un tore. Et nous savons comment est-ce que Lacan analyse le tore ou analyse le rond simple, si c'est un tore il est susceptible d'être composé d'un faux-trou qu'enserme précisément le tore. Donc dès que nous avons un vrai trou, en fonction de cette *khordê* grecque, de ce boyau, nous sommes obligés de poser la question de savoir comment il est constitué. Alors il me semble que ça, ça rouvrirait une autre porte pour une éthique de l'institution, c'est-à-dire

une éthique de l'interrogation et de la remise en interrogation de en quoi consiste une consistance ? En quoi consiste une consistance simple ? Et que ça, ça nous amène nécessairement non pas à opposer le nœud à 3 et le nœud à 4, mais à introduire le nœud à 3 et le nœud à 4 et à les faire jouer de conserve dans des discussions comme celles que nous avons eues d'ailleurs pendant ces quatre jours.

Henri Cesbron Lavau – Tu veux répondre Pierre-Christophe ?

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui, je veux bien répondre. Évidemment, il aurait été utile dans nos travaux d'inclure *L'Insu* et les Séminaires suivants où Lacan utilise le tore pour présenter la corde, effectivement il y a des conséquences qu'on ne pouvait pas traiter immédiatement. Mais ce que je pense en tout cas, c'est que loin d'opposer le nœud à 3 le nœud à 4, ce qui m'intéresse dans cette affaire, je ne sais pas si je l'ai fait entendre mais c'est ce qui m'intéresse c'est la propriété borroméenne. Enfin il y a 2 choses qui m'intéressent. C'est la propriété borroméenne, en tant que, si on suit la propriété borroméenne, chaque rond constitue une exception. On peut lire le nœud à 3 de fait comme ça, et on peut lire le nœud à 4 aussi comme ça. Donc c'est une façon de lire les nœuds tout simplement et d'en tirer les conséquences. Cette lecture a des conséquences. Ça c'est le premier point. Donc je n'exclus pas évidemment le nœud à 4, bienvenu dans la logique collective. Mais en tout cas, ce que je pense c'est qu'il est nécessaire de le lire autrement. Voilà.

Une participante – Pour ma part, je suis totalement convaincue par cette démonstration de l'opportunité de fonctionner collectivement selon un nœud à 3, seulement il me semble que chacun individuellement on est... de manière assez générale, structuré sur un nœud à 4, à part quelques exceptions. Et donc la logique du système, la pente du système institutionnel va plutôt aller du côté d'une institution nouée à 4. Alors je ne poserai pas la question : « comment ? », mais « à quelle place finalement on met ce fameux nœud à 3 ? » sur lequel on va se référer pour créer une nouvelle institution. Est-ce que c'est une forme d'évitement de la fonction paternelle à laquelle on donne une structure ou est-ce que, s'il est en position d'idéal ce nœud à 3, est-ce qu'on va le prendre comme idéal ? Voilà.

Pierre-Christophe Cathelineau – Il y a une plaisanterie, que j'ai trouvée très drôle, de Marc Morali. C'était aux précédentes journées de topologie, il y avait le nœud à 3 qui était figuré au tableau et il me dit « *kadosh, kadosh, kadosch* », ce qui signifie « saint, saint, saint », pour souligner effectivement le risque... le risque... le risque... le risque religieux ! Évidemment. Je suis d'accord avec cette objection, je la partage. Mais justement il me semble que ce risque religieux est évité par une lecture du nœud à 3 qui soit au plus près de ce dont Lacan parle à propos du nœud à 3.

Ensuite sur la pente effectivement naturelle des institutions de se constituer autour de l'Autre, c'est la pente naturelle mais enfin bon... suivre sa pente – c'est la pente du symptôme – mais je ne suis pas certain que ce soit le dernier mot de l'analyse.

Charles Melman – Pourquoi Lacan a-t-il cette extraordinaire audace de vouloir subsumer sous le terme « le symptôme » une diversité aussi grande de formations symptomatiques. Qu'est-ce qu'il entend par ce terme qui viendrait en quelque sorte unifier la multiplicité des formations pathologiques ou pas pathologiques, normales justement, ce qui fonctionne comme symptôme. Je crois que nous pouvons l'entendre comme ceci, c'est que, avec le symptôme, ce dont nous jouissons, c'est de ce qui fait obstacle à la jouissance. Il est bien évident que l'obstacle à la jouissance tient à l'organisation signifiante elle-même mais en tant que neutre, c'est-à-dire nullement organisée par quelque démiurge. Il y a donc là en quelque

sorte ce qui précède toute interprétation par la castration, il y a un effet qui est l'effet propre du signifiant.

Et voilà que par les manifestations névrotiques par lesquelles nous sommes habités, nous allons témoigner que ce que nous allons célébrer, voire célébrer comme Dieu, célébrer et nous attacher et vouloir jouir à tout ce qui fait obstacle à la jouissance, pur effet du signifiant. Alors si du symptôme, dont bien entendu la résolution du même coup fait obstacle dans la cure, bien sûr, je souffre finalement de ce dont je jouis ou je jouis de ce dont je souffre. Autrement dit le masochisme est là forcément immédiatement à l'œuvre. Et alors si je viens à appeler ça *le symptôme*, c'est évidemment que je me dégage de la responsabilité que je peux avoir dans l'affaire, je ne m'autorise pas de mon symptôme pas plus que je ne m'autorise de mon désir quand je me réfère au Père. Pourquoi Lacan dit-il que nos pères furent inconsistants ? C'est bien ce à quoi nous devons finalement ce nœud à 4. Nos pères évidemment sont inconsistants parce qu'ils ne se sont pas illustrés dans le fait de soutenir leur désir et en tout cas, dans l'interprétation que Jacques Lacan en donne, c'est bien qu'il lie cette inconsistance à ce qui sera l'élection dans l'Autre d'un *Au-moins-Un* et à partir de laquelle je pourrais maintenant m'autoriser de mon désir, le motoriser... c'est à la mode ! [P.-Ch. C. : « motoriser » !] motoriser son désir... (rires) ... Il est embrayé, il n'y a plus qu'à passer les bons créneaux. Alors on voit bien comment du symptôme, on passe au sinthome ; et qu'il l'ait illustré à propos de Joyce c'est que bien entendu la question de ce qui pour lui faisait référence, faisait lien social, est pour des raisons historiques, accidentelles, éminemment au premier plan de sa question et y compris dans le maniement de la langue et dans le souci de s'illustrer, lui Joyce, comme œuvre d'art. Mais alors, donc nous aimons le sinthome ! Nous aimons ça : le sinthome, le symptôme, le sinthome.

Alors très curieusement ce débat, très étrange, comme quoi justement nous aurions ce choix entre 3 ou 4. Alors il y a des partisans de la Trinité, des partisans du groupe à 4, à mon idée, à mon avis c'est touchant parce que, qu'est-ce qui est en cause là-dedans ? Le problème du nœud à 4, comme j'en ai moi-même donné l'exemple par la façon dont je l'ai traité au début de ces journées et où les remarques qui m'ont été faites là-dessus étaient parfaitement justifiées. Moi j'ai lu le nœud à 4 dans le texte, dans ses illustrations et j'ai été confronté à l'évidence, à l'évidence que dans le nœud à 4, eh bien les ronds sont empilés, et c'est le rond 4^{ème} qui en se faufilant entre eux vient assurer leur solidarité. C'est évident. C'est là. Et c'est tout le problème évidemment du rapport de l'évidence avec la topologie. Je dois dire que je n'ai pas manipulé le nœud à 4, maintenant je vais pouvoir le faire puisque Virginia m'a fait un cadeau, elle m'a offert son personnel nœud à 4 que j'ai maintenant dans la poche et que je pourrai manipuler. Je me suis fié à l'évidence et aussi bien l'évidence clinique. Car la clinique ce n'est rien d'autre que l'évidence, une façon de voir. Foucault a écrit là-dessus, dans *La naissance de la clinique* des choses qui sont assurément à retenir. Mais l'évidence, moi je me suis fié à l'évidence, j'ai donc pas manipulé le nœud à 4, dont l'évidence – celle du symptôme – n'est qu'un mode d'écriture. [P.-Ch. Cathelineau – Exactement] Autrement dit la névrose c'est une faute d'orthographe. Faute ou pas faute, c'est peut-être la faute heureuse ! On a parfaitement le droit d'organiser sa jouissance avec ou sans. Il peut y avoir des jours avec et des jours sans. C'est possible aussi. Mais en tout cas, il y a dans le nœud à 4 évidemment, cette faculté d'une lecture sinthomatique, qu'il n'y a pas dans le nœud à 3. Alors est-ce que dans le nœud à 3 il y a cet autre risque qui est celui de cette homogénéisation des 3 ronds dans le nœud de trèfle paranoïaque ? Je dois avouer mais peut-être est-ce encore le fait de céder à l'évidence ? Moi j'ai toujours repéré la paranoïa comme liée, je dirai, à ce que le Nom-du-Père permet de venir assurer comme consistance, assurée, définitive, garantie, obligée entre le Un et le Deux. Si ce qui sert de moyen terme entre le 1 et 2, le « Deux » étant dès lors élevé à la dignité d'être lui-même une forme du « Un », mais seconde, ordinalement, eh bien la paranoïa c'est quand ça se

fige, ça prend corps : 1, 2, 3. Et donc il y faut, m'a-t-il toujours semblé dans la paranoïa, ce mode de consistance particulière, ce que d'une certaine manière ce qui dans la théologie est venu s'inscrire sous la forme de la gnose par exemple.

Pour ce qu'il en est de ce qui serait une propension dans le nœud à 3 de passer à cette aspiration vers une homogénéisation, je dois dire que je ne vois pas où est cette aspiration mais enfin, là aussi il est possible que ce soit là encore un problème d'évidence. Peut-être que je la vois mal.

Maintenant, puisque tout à l'heure nous allons aborder le sujet et d'une manière je dois dire qui sera je crois assez neuve par rapport à ce qui s'est élaboré jusqu'ici. Si l'on peut faire tenir des « uns » ensemble, c'est même le cas le plus ordinaire, en faire une troupe. Il y a l'état-major et puis il y a la troupe. Voilà. Ça c'est l'organisation normale. Quoi de plus normale que la troupe, avec bien évidemment la constitution d'une École, une école de troupiers pour qu'ils puissent passer du côté de l'état-major ? On est content !

Là j'ai lu, hier, je crois qu'on s'inquiétait sur le sort de notre école polytechnique parce qu'il semble justement que ça commence à faire problème cette façon de procéder, que les jeunes qui sont là, les élèves... il y a quelque chose qui ne va plus très bien justement quant à la conception de ce que c'est que l'état-major. Et où est-il ? Est-ce qu'il est toujours dans l'État, est-ce qu'il est dans les grandes compagnies, dans les banques, etc. Où est-ce qu'il faut aller pour aller voir les jeunes ? Mais en tout cas, ça c'est l'organisation normale. Et quand, pour les analystes on leur offre une organisation normale, c'est le bonheur ! Je vous garantis que la Société Psychanalytique de Paris, que j'ai frôlée, dont j'ai frôlé les responsables, je vous assure que c'était comme ça, avec le fait que comme on le sait, l'état-major s'est constitué évidemment par les plus bêtes. Par définition, hein ! Je veux dire qu'il est bien évident que pour ne pas être persécuté, à la place du *Au-moins-Un*, on met *Le Zéro*. (Rires) Ah oui, je vous assure, je vous assure que c'était comme ça.

Si maintenant vous envisagez les psychanalystes comme des représentants du petit *a*, et même pas des représentants, que le fait que chacun d'eux du fait de son exercice soit un petit *a*, comment vous faites tenir ensemble ? Tout à l'heure Marc Darmon parlait d'une chaîne d'oreilles, essayez de mettre des petits *a* en chaîne, comment vous faites pour enchaîner ? C'est déchaîné les petits *a* ! Ça a un comportement complètement déchaîné et en particulier par le fait que pour se faire reconnaître par les autres petits *a*, comment fait-on ? Alors là, c'est un gros problème. Alors évidemment il y a une tentation qui est l'exclusion. Le petit *a*, il est exclu. Alors, soit on peut s'exclure soi-même, ce n'est pas rare, je connais des gens très chers qui peuvent vivre leur rapport à l'institution par l'exclusion, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'y sont pas liés. On peut être lié par l'exclusion. C'est un mode de liaison, essentielle la liaison par le *Au-moins quelque chose*. Et puis, alors évidemment à partir de l'exclusion, on peut aussi fonder une École, car ça se fait toujours avec les meilleurs motifs, les motifs les plus honorables et toujours pour sauver la Discipline, comme chacun sait. Alors comment peut-on faire autrement que s'en sortir par l'exclusion ou par le fait de venir ternir les petits camarades ? Ça aussi c'est une modalité : « c'est moi le vrai ; toi, tu n'y es pas ».

Et je termine enfin là-dessus pour une remarque à propos du nœud. C'est une formidable entreprise de subversion de l'affirmation de tout savoir – formidable. Et si la psychanalyse n'a jamais été subversive puisque en tant que discours elle vient simplement fermer la ronde des discours. Ce qui est inscrit dans les discours et bien que ce ne soit pas évident, que ce ne soit pas marqué comme tel, ce qui est inscrit dans les discours : c'est le phallus. Parce que le S1, il ne vient pas de nulle part, alors il n'est pas inscrit. Il n'est inscrit que sous la forme de ces

flèches qu'ordinairement on laisse tomber et qui font lien entre un élément du discours à l'autre, avec un impossible, toujours. Il est inscrit là. Les discours c'est organisé par le phallus. On pourrait en tirer toutes les conséquences. Dans le nœud borroméen il y a une subversion radicale de tous les savoirs, je ne parle pas même de tous les pouvoirs. Voilà, voilà, voilà !

Discussion transcrite par Monique de Lagotrie